

Paris, le samedi 14 novembre 2015.

Amarante traverse la fin de la nuit sur une passerelle chancelante au milieu d'images stridentes : un sommeil chargé de fulgurances télévisées, scènes sanguinolentes, cris et sirènes, films hachurés, remakes obscènes... Elle intègre par sa présence des moments d'horreur, se réveille en nage d'un long plongeon en apnée ! Jean, son père fantôme bienveillant projeté en toile de fond au hasard des séquences, lui glisse à l'oreille ta grand-mère Emma Benvenuti aurait aimé... Une fatigue en chape l'immerge endormie de nouveau, ballotée dans les profonds remous de courts métrages dramatiques...

La sonnerie impérative de son portable la réveille en sursaut, il est 9h passé : Claudio au téléphone, lui et Patricia écoutent leurs séjours en France ; sur les avis et conseils à l'unisson des parents, des amis, des psychologues et assistantes sociales, ils préfèrent être rapatriés sanitaires en Argentine par un vol direct en fin de journée. Le retour chez eux auprès de leurs familles semble être la meilleure solution pour trouver une place supportable aux souvenirs des heures traumatiques. Il lui demande comme une faveur deux choses ; il souhaite que leurs noms restent une information confidentielle, et surtout il voudrait garder le contact avec elle pour connaître l'évolution de la santé de Marcia, Regina et Carlos. Amarante acquiesce à demi-réveillée à ce qui lui paraît une évidence et promet de le rappeler dès qu'elle sera allée à l'hôpital en fin de matinée.

La conversation jette Amarante sur les rails d'une réalité aux tons incandescents

grossièrement fardée de noir. Elle se lève chancelante poursuivie par un double impératif : aller au secours de Marcia, exigence absolue - nécessité de témoigner un attachement vital, de compenser son absence au moment du drame -, et montrer à German que malgré les circonstances elle est cette reporter passionnée et infatigable qu'il attend. Une folle détermination d'être l'amie idéale grandit démesurée ; dans le même élan, de cette implication viscérale, elle veut tirer le ressort nécessaire pour transmettre l'insupportable

Remise sur pied par une douche brûlante, un grand bol de café noir à la main, elle croise son mentor à peine réveillé à qui elle expose ses idées : sa volonté de se rendre immédiatement à Bichat pour s'enquérir de ses amis blessés, mais elle revient dans deux heures ! German abasourdi, perplexe lui propose de reprendre la discussion à son retour. Deux barres de céréales une bouteille d'eau complètent le sac à dos tout terrain ; électrique elle le surprend les yeux dans les yeux :

- Tu peux compter sur moi ! Je descends acheter la presse du jour, je reviens te la donner et j'y vais. Une cannette de Coca à la main.

Après avoir réalisé son devoir d'assistante zélée, Amarante se jette dans les rues clairsemées où l'impatient parisien et le touriste alarmés se déplacent rapidement la tête dans les épaules, malgré le temps clément pour la saison. Si les supermarchés et les épiciers de quartier sont ouverts, les enseignes non alimentaires sont résolument fermés et la rue de Rivoli est presque déserte. Amarante plonge dans le métro. Quelques regards inquiets l'accueillent dans un wagon tristement vide ; sensible à l'ambiance elle en est protégée par la dynamique de ses préoccupations. Libérée momentanément de ses contraintes professionnelles, parmi les quotidiens aux premières de couverture dramatiques et aux déroulés minutés des attentats, elle lit celui qui est le plus en accord avec sa sensibilité: « Carnage à Paris ». Le président français François Hollande a décrété l'État d'Urgence ; en signe de résistance il maintient l'agenda des événements politiques et sportifs et annonce le renfort des mesures de sécurité et déclare officiellement la guerre à Daesh. La violence des crimes de la veille fait l'unanimité : à l'exception du président Syrien Bashar al-

Assad qui responsabilise la France, toutes les plus hautes autorités politiques et morales, de la planète sans distinction soutiennent la France et dénoncent l'absurde du massacre porté au cœur d'un symbole des droits de l'homme et du citoyen, de la démocratie. L'objectif concerté est de créer un sentiment de terreur en tuant au hasard des innocents. L'hexagone passé l'effroi naturel, réagit quasi univoque : diverses démonstrations publiques organisées et spontanées marquent, solidarité et refus de céder au chantage de la menace terroriste. Amarante, par réflexe professionnel, tente de lire aussi entre les lignes les premiers signes de récupération inhérents à ce genre de situation.

Un flot houleux d'air frais l'accueille à sa sortie du métro à la Porte de Saint-Ouen ; quelques minutes de marche à pied lui permettent de se sentir forte faite le roseau pensant aux abords de l'hôpital. Un tohubohu de personnes entoure l'accueil, une infirmière la reconnaît et lui propose de la suivre un peu à l'écart.

À l'annonce des noms, vigilante elle consulte les fiches et dicte à voix basse à Amarante qui prend note :

- Marcia S. : L'état général évolue de manière satisfaisante; le problème majeur est la main... Elle est actuellement en salle de chirurgie où une équipe analyse les possibilités de reconstruction et réalise les premières étapes : le travail est extrêmement minutieux et demandera probablement plusieurs étapes et diverses interventions. Sa permanence sous anesthésie est nécessaire pour faire le travail de réparation et éviter les douleurs locales ; les meilleurs spécialistes sont réunis et se relayent à son chevet. Sa vie n'est pas en danger mais un séjour prolongé à Paris, quelques semaines, sera nécessaire. Les services d'assistance vont entrer en contact pour offrir un hébergement à une ou deux personnes proches qui souhaiteraient la rejoindre. Une rapide visite sera possible en fin d'après-midi au service des soins intensifs où elle continuera sous anesthésie.
- Regina G. est sortie du bloc opératoire où elle a subi une chirurgie de réparation ; les deux perforations thoraciques ont été réduites, l'état de conscience du patient sera lié à sa réaction. Il sera possible de lui rendre visite

aujourd'hui en fin d'après-midi rapidement encore aux services de soins intensifs. L'état de santé évolue bien, en principe pas de risque apparent ; son arrivée en chambre est prévue pour dimanche après-midi où il sera possible de lui rendre visite.

- Carlos R., déjà en chambre, visite autorisée. Son état est tel qu'il est envisagé de le libérer dès demain en fin de journée après un avis favorable concerté de l'équipe médicale réunie... Deux membres du consulat sont passés en début de matinée, l'ont rencontré et devront repasser dans le courant de l'après-midi. Sa chambre est la 906.

Avant de s'y rendre Amarante téléphone à sa mère anxieuse, relais auto-décrété, pour lui donner les infos du jour de ses compatriotes. À son arrivée elle trouve Carlos à regarder les infos à la télévision ; il se lève précipitamment de son lit pour l'embrasser avec l'effusive ferveur latino-américaine. Ils pleurent dans les bras l'un de l'autre avant de ne pouvoir parler. Carlos lui raconte :

- Nous étions tous les cinq installés en terrasse à discuter chahutant, buvant la deuxième tournée de la soirée, quand s'est arrêtée en face de nous une voiture noire : jaillissent trois jeunes hommes vêtus de noir, à visage découvert, mitrailleuse à la main, et ils tirent visant toutes les tables à cinq mètres de distance. Tétanisé, assis comme au cinéma, j'ai tout vu ! Un vrai jeu de massacre ! La proximité et l'intensité des coups de feu, j'ai cru que j'allais mourir... !! Moi et toutes les personnes autour... !!! Je ne sais pas comment je suis indemne... !!!! Eux, ils ont continué à tirer sur la terrasse du café voisin... Et sont repartis comme ils étaient arrivés !!! Derrière, un chaos vrillé de hurlements et de sanglots, mécaniquement comme des professionnels de l'extermination... Autour de moi que des corps allongés, couverts de sang ; certains se sont relevés, d'autres non, des braillements de douleur, des cris de peur, des appels au secours...

Carlos la tête dans les mains sanglote, Amarante lui passe un bras sur les épaules, le serre contre elle, essaye de le consoler la tête contre la sienne. Elle l'écoute longtemps, lui délivrer des images horribles entrecoupées d'un torrent

d'émotions...

Puis il veut des nouvelles de toute la bande de copains...

Comme pour Claudio et Patricia s'il est libéré le lendemain de l'hôpital, le mieux serait qu'il retourne à Buenos Aires, rapidement, pour mettre le plus de distance possible. Elle va faire un contact avec le consulat et elle reviendra plus tard dans l'après-midi. Avant de repartir :

- Tu veux quelque chose ?
- Non tout va bien ; ici on s'occupe bien de moi... J'ai eu beaucoup de chance ; merci d'être venue. Si, rentrer en Argentine !
- Je m'en occupe. À toute à l'heure ! Elle l'embrasse maternante sur le front, les yeux humides.

Dans le hall de l'hôpital, elle téléphone à Claudio et au consulat... puis direction la « Rédac » ! Décidée à faire le tour de Paris le temps de quelques clichés Amarante prend un taxi ; le chauffeur portugais se laisse facilement convaincre par la belle cousine d'outre atlantique et endosse enthousiaste le rôle d'assistant reporter photographe. Arrêts sur images ad libitum des boulevards et des avenues vides, de quelques grandes enseignes parisiennes aux rideaux baissés, de l'imposant cercle de sécurité qui interdit l'approche du Bataclan, d'un couple d'amoureux tristes qui s'attarde devant les barrières et s'enlace violemment, de la courte place du Petit Paris et du Carillon aux vitrines étoilés d'impacts sans aucun cordon de sécurité, où la sciure de bois recouvre encore le sol marqué de sang; de nombreux passants prenant soin de respecter le contour, se recueillent devant les minces flammes des bougies qui résistent bravement, d'autres déposent de petits bouquet de fleurs devant les rideaux de fer baissés ; deux filles se câlinent absentes, une boulangère préoccupée guette sur le pas de sa porte... Soudainement suffoquée Amarante monte dans le taxi, à haute voix lance autoritaire à son acolyte :

- Ça suffit je rentre ! Et lui délivre son adresse.

Le lusophone originel surpris par le ton péremptoire, obtempère, mais poursuit :

- Mais il y a d'autres endroits à voir ?!

- Non, merci. Lâche Amarante douloureuse, la voix enrouée, l'œil larmoyant.

Calée au fond du siège bienveillant, le regard fixe en quête d'un retour à la normale elle parcourt mécaniquement les instantanés de son appareil digital. Puis crispée elle fait le tri : parvenir à une sélection présentable au boss.

L'initiative photographique d'Amarante est salué d'un satisfecit tranchant ; « Good ! » German est aux prises avec le tri des diverses déclarations officielles nationales qui ressemblent bizarrement à des non-événements après la tragédie historique de la veille. Les instantanés vont illustrer mieux qu'un long discours le climat dans les rues de la ville « battue par les flots mais qui ne sombre pas ». L'authenticité des images parisiennes vient enraciner les réactions de solidarité qui se multiplient. Les bougies allumées des rues de Paris se reproduisent à l'infini autour de la planète ; le drapeau français flotte inusité sur divers édifices de nombreuses villes ; des milliers de personnalités dénoncent l'abjection de l'action odieuse. Les représentants des trois religions monothéistes s'entendent pour un credo solidaire contre la barbarie. Le vieux symbole de 1958 « Peace and love » reprend du service : dans le cercle noir, le profil de la tour Eiffel envahit les réseaux sociaux. Un dispositif de sécurité mobilise toutes les forces de police, de gendarmerie et des pompiers, l'armée a été appelée en renfort. Les édifices publiques - Écoles, musées, théâtres - resteront fermés samedi et dimanche, les gares et les aéroports maintiennent leur fonctionnement habituel. Une division s'opère dans l'initiative privée ; les uns ouvrent leurs portes en se targuant de ne pas vouloir amplifier le désarroi et refuser de céder au chantage des attentats, d'autres parlent du principe de prudence et préfèrent les laisser closes. La même question se pose quant aux manifestations provoquées et spontanées : résistance ou prudence ? Vieux débat !

Il est quatre heures quand le tandem termine de repasser quelques infos originales soigneusement divisées aux journalistes associés à leurs maisons de la presse écrite pour le bouclage du journal télévisé de 13 heures à Buenos Aires. Tous les moyens de communication restent branchés, les téléphones à portée de main : on baisse le son des plus bruyants. Amarante laisse German régner sur la pseudo organisation de ce

qui était un salon così où il fouine à la recherche d'un fil conducteur ; elle court au kiosque à journaux prendre l'incontournable quotidien de l'après-midi et au supermarché à l'assortiment de plats préparés sous vide « de rêve ». Le déjeuner ne tarde pas à sortir ! Deux cafés, le lave-vaisselle en marche Amarante se lance sur le circuit qui la mène à Bichat.

Du métro elle a une communication téléphonique saucissonnée d'interruptions avec Claudio : il confirme que Patricia et lui rentrent en avion à Buenos Aires le soir même : le moral est meilleur, ils sont bien entourés et entrevoient leur retour comme une délivrance, mais se sentent un peu coupables d'abandonner Marcia et Regina à leur triste sort. Elle essaye de l'apaiser.

À l'hôpital, elle tranquillise Carlos, dont le départ est prévu pour le lendemain soir, après accord entre les corps médical et consulaire ; il aurait aimé avoir le cran de rester avec ses amies blessées. Elle l'en dissuade, lui parle de son retour.

Rassurée sur la situation des épargnés, Amarante se fait accompagner aux soins intensifs où sa présence ne sera que de quelques minutes pour chacune de ses amies ; l'infirmière avec la tranquillité d'un certain âge, lui explique que les deux sont sous anesthésie et perfusion, que l'écran qui déroule des graphiques en permanence est le moniteur qui permet l'accompagnement de l'activité cardiaque et respiratoire ; la grosse machine inutile à côté est là à titre préventif en cas d'insuffisance pulmonaire. À la sortie des box elle se dit optimiste - elle a travaillé pour une ONG proche de champs de bataille -, et pense sincèrement que Régina sera en chambre demain et en Argentine dans quelques jours ; la récupération de Marcia sera plus longue à cause de la réparation de la main. Toutes les deux pour être jeunes et en bonne santé réagissent très bien, et tout risque pour leur vie peut être écarté. La confrontation des deux corps inconscients, le pragmatisme de l'avis médical ébranlent Amarante : elle pleure en souriant, puis s'effondre et sanglote dans les bras maternels de l'infirmière aguerrie. Recomposée, elle passe transmettre à Carlos son témoignage positif et les commentaires réconfortants de la responsable des soins de leurs amies, évitant les détails affligeants.

À la nuit tombée, Amarante prend un taxi ; refaire le circuit de la fin de matinée pour reproduire la même séquence dans une version nocturne, remake sombre ardent. Sur les photos un peu posées, les avenues et boulevards sont traversés de quelques rares éclairs rouge et or. Le cercle de sécurité autour du Bataclan a été levé, les rideaux de fer ont été baissés : sur la toile de fond lugubre défile et stationne une humanité à la grave douleur retenue. Le véhicule doit avancer lentement, s'arrête ; elle descend, le manque de clarté la pousse à des cadrages plus serrés ; pour une composition mieux dessinée elle choisit le noir et blanc. Dramatisés, les visages apparaissent avec un nouveau relief, la sobriété du fusain évite le spectaculaire ; la lumière traversante anime l'irréel manque de couleurs d'ombres flottantes, les lueurs indécises des bougies lancent des éclats liquides sur les traits atterrés ; les fleurs s'éternisent dans un relief de porcelaine. On a fait place nette sur les trottoirs du Petit Paris et du Carillon ; Amarante y retrouve la même commotion endeuillée d'où éclot parfois la boursoufflure de la colère. Elle sort du véhicule un moment se recueillir ; estomac verrouillé, oreilles bourdonnantes, les larmes aux yeux, elle se courbe accablée devant la violence fanatique et la folle injustice des événements qui ont meurtri ses amis, et l'ont épargnée... Une vague incompréhensible de remords la rejette sur le siège arrière du taximétré.

À son arrivée German, la tranquillise maladroitement, lui dit que quelques journalistes des principaux médias sont déjà arrivés et d'autres sont en route. Les demandes d'information de la veille vont diminuer énormément. Le rythme continue soutenu pour le bouclage du journal de 20h des chaînes de télévision, et celui de la presse écrite et en ligne. La tribune des premières est encore sur les événements de la veille, leurs conséquences et les interprétations, mais tous veulent des informations sur les ressortissants argentins pour en faire une sous-tribune attentionnée. Un bon point pour eux ! Le temps d'un skype avec sa mère pour échanger des informations précieuses – la mère de Marcia et le père de Regina voyageront le lendemain matin et arriveront dans la soirée pour passer le temps nécessaire au chevet de leurs filles, au

frais de l'état français avec l'aide attentive du consulat argentin à Paris -, alors que le chef d'équipe fait le tri dans les dernières images ; le tandem est de nouveau dans les starting-blocks pour la deuxième mi-temps des médias de Buenos Aires...

La fin de la journée ressemble à la précédente mais un ton en-dessous, le coup de feu professionnel laisse place à un arsenal plus complet, une collecte plus large pour la couverture de l'actualité, qui commence à retomber comme un soufflet qui se refroidit : les instances politiques s'efforcent de démontrer, en parole et en décision, une réelle détermination et une vraie compétence (!?) face à l'ennemi infiltré qui a la couleurs des citoyens locaux et qui a pris le parti de frappé au hasard sur la base de l'attentat suicidaire. Ce nouveau type de guérilla urbaine est particulièrement difficile à prévenir, à circonscrire, et moralement d'autant plus dévastatrice que les générations actuelles se sont habituées à la paix.

Amarante sent un certain soulagement à l'annonce du départ éminent de Carlos et de l'arrivée des parents proches des deux principales victimes argentines : ils vont au quotidien pouvoir garantir une présence affectueuse constante qu'elle pressentait devoir assurer. Si le sentiment d'une part de responsabilité dans ce drame demeure, le poids de l'amical « sac à dos » diminue. À l'heure de se retirer dans sa chambre, elle requiert d'Arnaldo un p'tit cachet et une dose de Fernet Branca pour s'assurer une nuit récupératrice.